

Pour l'apôtre Paul, la foi a un enracinement individuel et collectif. Il dira ainsi en 1 Corinthiens 6:19 « Ne le savez-vous pas ? Votre corps est le sanctuaire de l'Esprit saint qui est en vous et que vous tenez de Dieu ; vous ne vous appartenez pas à vous-mêmes. » Chez l'apôtre, l'Esprit est toujours une manifestation de Dieu pour l'homme et en lui destinée à le régénérer ; il s'oppose à notre réalité déchue, au pouvoir de la chair. C'est à cause de l'œuvre du Christ qu'il nous a été donné, et de ce fait l'Esprit est aussi fondamentalement Esprit du Christ, toujours lié à l'acte rédempteur du Fils. Mais il reste Esprit de Dieu, pleinement souverain, qui se manifeste en certaines circonstances, phénomènes ou manifestations « surnaturelles » qui ne seraient pas explicables par les seules forces et possibilités humaines.

1 Corinthiens 12, 12 En effet, comme le corps est un, tout en ayant une multitude de parties, et comme toutes les parties du corps, en dépit de leur multitude, ne sont qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. 13 Car c'est dans un seul Esprit que nous tous -- soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres -- nous avons reçu le baptême pour appartenir à un seul corps ; et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit. 14 Ainsi le corps n'est pas une seule partie, mais une multitude. 15 Si le pied disait : « Parce que je ne suis pas une main, je ne fais pas partie du corps », il n'en ferait pas moins partie du corps. 16 Et si l'oreille disait : « Parce que je ne suis pas un œil, je ne fais pas partie du corps », elle n'en ferait pas moins partie du corps. 17 Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? 18 En fait, Dieu a placé chacune des parties dans le corps comme il l'a voulu. 19 Si tous étaient une seule partie, où serait le corps ? 20 Maintenant donc il y a une multitude de parties et un seul corps. 21 L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi », ni la tête dire aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous. » 22 Bien au contraire, les parties du corps qui paraissent les plus faibles sont nécessaires ; 23 et celles que nous estimons être les moins honorables du corps, nous les entourons d'un plus grand honneur. Ainsi ce sont nos parties les moins décentes qui sont traitées avec le plus de décence, 24 tandis que celles qui sont décentes n'en ont pas besoin. En fait, Dieu a disposé le corps de manière à donner plus d'honneur à ce qui en manquait, 25 pour qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que toutes les parties du corps s'inquiètent de la même façon les unes des autres. 26 Et si une partie du corps souffre, toutes les autres souffrent avec elle ; si une partie du corps est glorifiée, toutes les autres se réjouissent avec elle.

Nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit. Paul envisage ici un don permanent et universel de l'Esprit donné par le baptême qui est une nouvelle création à laquelle le croyant participe activement : il n'est pas simple spectateur mais directement intéressé, à la fois lié juridiquement au Christ, et en même temps engagé dans ce grand procès de l'homme naturel -Adam- condamné et sauvé en Christ. L'Esprit est donc en même temps un sceau et un don de la fin des temps qui nous fait sortir de nos prisons intérieures et nous rend la dignité des fils de Dieu. Il est puissance de vie qui en nous agit, témoigne, crée des signes de ce monde nouveau qui vient, présence du Père, car « L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint- Esprit qui nous a été donné »(Rom.5.5). Fort de cette confiance, le croyant est alors rendu libre de toutes les chaînes qui le rendaient captif ; il est libéré de toute servitude et stérilité, il peut ouvrir les portes de l'avenir parce que l'Esprit vit en lui. Il n'a à craindre ni le présent ni l'avenir, car son avenir n'est plus la mort mais la résurrection et le royaume de Dieu. La puissance obscure de la chair ne va pas pour autant disparaître magiquement, elle continuera encore à manifester ses désirs et ses passions, en luttant avec l'Esprit, mais Paul est persuadé que cette lutte sera victorieuse et qu'elle l'est dans l'anticipation du Royaume, dans les fruits de l'Amour, même si on ne devient pas de plain-pied un adulte dans la foi. Nous avançons en cette transgression, en ce dépassement commun de notre nature pécheresse exercé dans une communauté fraternelle.

« La première idée dont nous avons voulu rendre compte est la conviction que l'église ne vit que de l'antériorité et de l'extériorité du don. Nul n'est là par lui-même, aucun n'est venu de lui-même, mais chacun est là en vertu de l'Esprit qui nous renouvelle et qui nous rassemble. C'est dire que, nous tous qui sommes rassemblés, nous avons une même origine, que nous avons reçue gratuitement, et que nous avons tous reçu gratuitement ce que nous sommes. Appartenant à un même corps, qui nous est donné et qui nous précède, nous nous accueillons, avec ce que nous sommes, comme dons gratuits de l'Esprit.

Car tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons vient du même Seigneur, et tout contribue à l'édification de chacun.

Dire que tous les dons sont dons d'un même Esprit, c'est reconnaître chacun, dans sa personne et son individualité, clans la conviction que chacun est connu de Dieu, comme sujet, indépendamment de ses qualités et donc avec ses qualités. Nous n'avons pas à nous juger les uns les autres, mais à nous accueillir les uns les autres, avec ce que nous apportons, comme dons de l'Esprit.

La deuxième idée qui me plaît, dans l'image du corps et de ses membres, c'est que chacun s'y trouve qualifié comme membre.

Nul n'est présent sans être membre et nul n'est donné sans être indispensable à l'ensemble. Certains membres paraissent plus fragiles, d'autres plus discrets, il en est qui donnent l'impression d'être moins honorables ou plus faibles. Or, nous enseigne le corps, tous sont nécessaires et si l'utilité des uns est moins apparente que celle des autres, nous ne devrions pas les sous-estimer, mais les considérer au contraire avec les égards qui leur sont dus.

Chaque personne est membre du corps avec les dons que l'Esprit, par elle, dispense au corps tout entier : don d'amitié, don de bienveillance, don de sagesse, don de prière, don de gaieté, don de parole, don de discernement, don de générosité, don de patience, don d'improvisation, don d'écoute, don d'organisation, don d'intelligence, don de disponibilité ; c'est pourquoi nous portons le souci les uns des autres, c'est pourquoi, si un membre souffre, nous partageons sa souffrance, et c'est pourquoi, si un membre est dans la joie, tous se réjouissent.

Les frères et les soeurs de Corinthe, qui viennent souvent discuter avec moi, lorsqu'ils me savent assis à ma table, en train de réfléchir et d'écrire, m'ont fait remarquer que j'accorde une place particulière à certains, aux apôtres, aux prophètes, aux docteurs, ils jouissent, dans ma pensée, d'un statut à part.

« Ne réintroduis-tu pas par la bande », m'ont-ils dit, « une distinction entre les dons indispensables et ceux qui le sont moins, entre un nouveau genre de clergé et le peuple, le reste de l'assemblée, une sorte de hiérarchie et un sacerdoce ? »

Leurs dons ni leurs qualités ne leur confèrent de place à part, mais l'annonce de l'Évangile, sur la place publique et dans l'assemblée, est l'événement fondateur de la communauté tout entière.

Tous ne sont pas missionnaires, tous ne prêchent pas, tous ne sont pas des spécialistes de l'Écriture, et ceux qui ont reçu vocation d'édifier leur communauté ou de la quitter pour en fonder de nouvelles s'y consacrent parfois pour longtemps ou, le plus souvent, pour un temps seulement.

Mais tous les dons sont indispensables et nul n'est superflu.

Nous ne sommes pas une religion, c'est pourquoi nous n'avons pas de prêtres, qui seraient chargés d'une médiation entre la banalité quotidienne et les dimensions mystérieuses du sacré.

Tout est don, tout est grâce, tout nous vient de Dieu, notre Père, et de Jésus Christ, notre Seigneur, qui s'est manifesté dans la profanité radicale de la mort, de la mort sur une croix. Dieu lui-même, le plus sacré, son Fils, s'est manifesté dans la malédiction d'un crucifié.

La troisième idée à laquelle je tiens est celle, explicitement politique, d'un renforcement réciproque de la diversité et de l'unité.

Les philosophies politiques partent le plus souvent de la généralité, d'une idée universelle du bien commun et de la justice.

Pour qui part d'une conception générale du bien et du juste, la vérité est une et l'exercice du pouvoir consiste à l'appliquer.(...)

L'image du corps permettait de penser le problème sur une autre base.

Le paradoxe est en effet qu'il transforme les individualités en une complémentarité qui est celle des membres d'un même organisme. Loin de compromettre l'unité, le manque d'uniformité est une condition nécessaire à la cohésion du tout.

Partir de la généralité, c'est chercher les alignements possibles, ordonner et classer en fonction d'une architecture empruntée. Construire l'espace social comme corps, c'est articuler les particularités les unes aux autres, les articuler les unes aux autres en fonction de l'événement d'une unité qui prend vie grâce à la contribution irremplaçable de chaque individualité à l'ensemble.

Le fondement posé par l'Évangile est la vérité d'un événement, et cette vérité événementielle constitue les individus comme sujets, sans acception de personne.

La diversité providentielle et nécessaire qui, à la fois, qualifie tous les membres du corps et assure, en même temps, l'unité et la cohésion de celui-ci est fondée sur un ordre particulier de la vérité qui n'est pas celui de la généralité, mais de la singularité.

Les membres de l'église sont des sujets individuels, reconnus comme personnes, dans leur particularité, et les problèmes qui doivent être résolus dans la vie quotidienne des communautés sont eux aussi des questions contingentes qui exigent des réponses singulières.

La vérité politique n'est pas d'ordre général, mais elle est d'ordre événementiel, et la justice au service de laquelle elle se trouve n'est pas un concept abstrait.

Elle se réfère à la réalité historique d'une recherche de consensus ou de compromis particuliers touchant des individus reconnus, indépendamment de leurs qualités, comme sujets en première personne ».¹



¹ François Vouga, *Moi, Paul !* Ed. Bayard 2005, P.234-240